



ZO

DOM JUAN

de Molière

mise en scène

Jean-François Sivadier

III



DO

Odéon-
Théâtre
de l'Europe

14
septembre
04
novembre

Dom Juan

de Molière

mise en scène Jean-François Sivadier

ODÉON 6°

avec

Nicolas Bouchaud

Dom Juan Tenorio

Vincent Guédon

Sganarelle

Stephen Butel

Pierrot

Dom Alonse

Monsieur Dimanche

Marc Arnaud

Gusman

Dom Carlos

Dom Louis

Lucie Valon

Charlotte

Le Pauvre

La Violette

Marie Vialle

Elvire

Mathurine

collaboration artistique

Nicolas Bouchaud

Véronique Timsit

scénographie

Daniel Jeanneteau

Jean-François Sivadier

Christian Tirole

lumière

Philippe Berthomé

costumes

Virginie Gervaise

maquillages, perruques

Cécile Kretschmar

son

Eve-Anne Joalland

suspensions

Alain Burkarth

assistant à la lumière

Jean-Jacques Beaudouin

assistante aux costumes

Morganne Legg

assistants à la mise en scène

Véronique Timsit

Maxime Contrepois

(dans le cadre du dispositif de compa-

gnonnage de la DRAC Île-de France)

assistant de tournée

Rachid Zanouda

régie générale

Dominique Brillault

régie lumière

Jean-Jacques Beaudouin

Damien Caris

régie son

Eve-Anne Joalland

régie plateau

Christian Tirole

Nicolas Marchand

accessoires

Julien Le Moal

habillage

Valérie de Champchesnel

construction du décor

Atelier du Grand T à Nantes

Alain Burkarth (suspensions)

Yann Chollet – ARTE FAB

confection des costumes

Catherine Coustère, Sylvestre Ramos,

Anne-Sophie Polack, Julien Humeau

Clotaire / Atelier du TNB – Rennes

(Sarah Bruchet, Myriam Rault)

et l'équipe technique de

l'Odéon-Théâtre de l'Europe

durée

2h30

créé le

22 mars 2016 au Théâtre National
de Bretagne – Rennes

production déléguée

Théâtre National de Bretagne –
Rennes

coproduction

Compagnie Italienne avec
Orchestre, Odéon-Théâtre
de l'Europe, MC2: Grenoble,
Châteauvallon – Scène Nationale,
Le Grand T – Théâtre de
Loire-Atlantique, Printemps
des Comédiens – Montpellier

Jean-François Sivadier est artiste
associé au Théâtre National
de Bretagne – Rennes

remerciements

Maison de l'Arbre

Christian Biet

Bertrand et Romans

Suarez-Pasos

avec l'aide de
toute l'équipe du Théâtre National
de Bretagne

AUTOUR DU SPECTACLE

RENCONTRE AVEC L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

à l'issue de la représentation
mardi 4 octobre

UN PEU, BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT DON JUAN

Rencontre avec Jean-Charles Darmon, professeur
de littérature, spécialiste du XVII^e siècle.
Nous explorerons l'œuvre de Molière et la figure
de son héros.

mardi 4 octobre / 18h

[BIBLIOTHÈQUES ODÉON](#)

DE LA SÉDUCTION

Rencontre avec Vincent Delecroix, romancier et
philosophe.

Repasant de la figure de Don Juan, entre Molière,
Mozart et Kierkegaard, nous nous demanderons s'il
ne faut voir dans la séduction que ruse et tromperie
ou une dimension incontournable de la relation
amoureuse.

jeudi 13 octobre / 18h

[BIBLIOTHÈQUES ODÉON](#)

ENTRETIEN AVEC JEAN-FRANÇOIS SIVADIER



visionnez-le sur theatre-odeon.eu
et découvrez également l'entretien
avec Nicolas Bouchaud

TOURNÉES

23 novembre – 3 décembre 2016
Théâtre de Vidy – Lausanne

7 – 17 décembre 2016
Le Grand T – Nantes

3 – 14 janvier 2017
Théâtre National de Strasbourg

19 – 28 janvier 2017
MC2: Grenoble

La Maison diptyque apporte son soutien
aux artistes de la saison 16-17



TROISCOULEURS

Le Monde



Le Café de l'Odéon vous accueille les soirs de représentation
avant et à l'issue du spectacle.

La librairie du Théâtre tenue par Le Coupe-Papier est ouverte
lors des représentations.

Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont à votre
disposition. Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

couverture © Jean-Louis Fernandez
Licences d'entrepreneur de spectacles 1092463 et 1092464

Pour Dom Juan...

LE PLATEAU EST UN LIEU PROCHE DE LA MORT OÙ TOUTES LES LIBERTÉS SONT POSSIBLES

Jean Genet

Dom Juan est avant tout l'histoire d'un geste impossible.

La poignée de main entre un mortel et quelque chose (quelqu'un ?), envoyé de l'au-delà pour l'anéantir. Le mythe commence là. Dans la rencontre fatale entre celui qui s'est fait un devoir de ne croire en rien, de rire de tout, et la seule chose capable de le confondre et de lui passer définitivement l'envie de rire. Mais la main de pierre est moins effrayante que la détermination de celui qui la prend sans problème. Le diable ne s'abaissera pas au repentir pour soulager notre conscience. Refuser la mort serait lui accorder trop d'importance. Face à l'adversaire suprême qu'il semble avoir cherché (ou fui) toute sa vie, sa dernière conquête (la dernière femme ?), il se paie le luxe d'un dernier coup de théâtre : il regarde la statue dans les yeux et saisit la main comme il signerait son œuvre : sans trembler. Dans la joie de savoir que sa disparition soudaine laissera le public aussi désorienté que son valet et tous ceux qui se voient voler leur vengeance terrestre par un ovni.

En voyant disparaître le monstre (qui sera hué ou applaudi), impossible de savoir si l'on se sent soulagé ou orphelin. Délivré ou abandonné. Trahis ou vengés. Impossible de savoir si on a adoré Dionysos, le hors-la-loi, le libérateur, l'émancipateur, l'amoureux, le séducteur qui s'est fait une religion de son désir et de sa liberté. Impossible de savoir si on a détesté le petit marquis égocentrique, (le misogynisme ?), le meurtrier irresponsable qui n'a jamais hésité à détruire tout ce qui l'empêchait d'avancer. Aucune morale dans le point final, aucune leçon. Aucun verdict « coupable-non coupable » ni pour lui ni pour les autres, pas de : ici les bourreaux et ici les victimes.

C'est à cet impossible que Molière choisit de nous confronter. En faisant de nous les jurés d'un procès qui n'a pas lieu. En nous donnant le choix d'acquitter ou de condamner celui qui, dans le même temps, nous aura séduits et scandalisés, en confondant à chaque instant le feu dans la glace, la fête dans l'odeur du soufre. La pièce met en scène, dans un chant d'une ambivalence permanente, des clowns qui font froid dans le dos à force de manipuler joyeusement des idées noires. Devant la statue on peut rire comme Dom Juan ou trembler avec Sganarelle.

Ou les deux à la fois. Une pièce qui marche sur deux jambes. Le rire et l'effroi. Pas l'un après l'autre mais simultanément.

Derrière la fable, l'autre pièce qui se joue, plus ou moins masquée, le centre de gravité, c'est l'offensive de cette machine de guerre que Molière a lancée contre ceux qui ont fait pression sur le roi pour interdire les représentations de *Tartuffe*. La pièce avec laquelle l'auteur avait atteint la limite de ce qu'on le laissait dire sur un plateau. Moins d'un an après l'interdiction il entre sur la scène du Palais-Royal dans le costume de Sganarelle qui fait le portrait de celui qui va entrer, son maître, un monstre à côté duquel Tartuffe a plutôt l'air d'un enfant de chœur ! Le message est sans équivoque : vous n'avez pas aimé *Tartuffe* ? Vous allez détester *Dom Juan* ! Tartuffe était un faux dévot, Dom Juan est un véritable Athée ! Vous n'avez pas aimé la copie ? Voilà l'original !

Et, là-dessus, entre un homme qui va, pendant deux heures, aller de blasphèmes en blasphèmes, cracher sur la croix et piétiner toutes les formes du sacré, à commencer par le mariage. Tout ça, sans même le masque d'une véritable intrigue (comme celle de *Tartuffe*), avec un texte qui passe son temps à brouiller les pistes et surtout (contrairement à *Tartuffe*), sans personne pour contredire le monstre : celui qui est censé jouer le rôle du contradicteur, Sganarelle, fait rire le public en ridiculisant le point de vue de l'Église, la morale chrétienne, dans le temps même où il prétend les défendre. Le libertin finit en enfer, emporté par une statue qui parle et qui marche, mais sa parole résonne encore et, personne n'est dupe, la statue est en carton-pâte ! Dom Juan n'aura été véritablement jugé par personne. Pas même le Commandeur. Tartuffe finissait en prison, Dom Juan sort « la tête haute ». Molière a largement dépassé la limite.

Avant d'être un personnage, Dom Juan, tout comme le texte de la pièce, est un espace de projection ouvert à toutes les interprétations possibles. Un corps qui se laisse définir par le regard des autres et une parole qui, pour celui qui l'écoute, est toujours une invitation à perdre pied. En agissant directement sur la pensée de leur auditoire, en lui faisant perdre ses repères, Dom Juan trouble le monde et Molière, la représentation elle-même.

Impossible de percer à jour celui qui a tort en ayant l'air d'avoir raison parce qu'il parle tout comme un livre. Celui dont on ne peut saisir l'identité qu'au regard de ses actions et des réponses ambiguës aux questions précises qu'on lui pose : « Vous n'avez pas peur de la vengeance divine ? » « C'est une affaire entre le Ciel et moi ! ».

Entre la course vers un but abstrait et la fuite concrète des conséquences de ses actes, comme un acteur mille fois redéfini par la

somme des rôles qu'il joue, l'homme « sans visage-aux cent visages » n'existe que fuyant, pour être sans cesse redéfini, mille fois réinventé par le regard des inconnu(e)s dont il croise la route. Désirant, désiré, poursuivant, poursuivi, trouvant son équilibre dans une course effrénée vers nulle part, dans le manque de ce qu'il ne possèdera jamais, Dom Juan a moins le désir de séduire que celui d'être constamment ravi à lui-même par tout ce qui peut l'empêcher de se fixer quelque part.

Dans le sursis que laisse une mort inéluctable et sans cesse différée, rien d'autre à faire que divertir pour se divertir, construire du théâtre et des romans, des obstacles où il est sûr de devoir engager son corps dans la bataille, de mouiller sa chemise et, en cherchant dans la drogue du vertige, la promesse d'une adrénaline de plus en plus forte, d'épuiser le monde et de s'épuiser lui-même pour se sentir vivant.

Mais aucun rôle chez Molière qui ne porte en lui son propre clown et qui n'offre au public l'occasion de rire de lui. La comédie commence toujours dans la rencontre malheureuse de la théorie et de la pratique. Celui qui a projeté de conquérir les autres mondes commence par enlever une illustre inconnue avec une petite barque qui fait immédiatement naufrage. Alexandre le grand va se prendre les pieds dans le tapis et dérapier constamment dans la mesquinerie de ses petites aventures. Dans ce tour du monde qui ressemble surtout à un tour sur lui-même, un voyage sur place dans un itinéraire aléatoire dessiné par la déviation, l'esquisse, l'instantané et l'improvisation, la multiplicité des histoires explose d'emblée toute idée de scénario et décentre la représentation, en faisant de la scène une piste de cirque où se succèdent, dans une dramaturgie du zapping, une succession de numéros interchangeables.

La langue de Molière, constamment réinventée, est le symptôme d'une panique générale. Le corps du libertin et son athéisme enragé font trembler les fondations d'un vieux monde jusqu'ici inébranlable en en balayant tous les repères avec l'arme imparable du doute. La morale, l'honneur, la noblesse, le mariage, le contrat social, la dette, le rang, l'argent, l'amour, le Ciel (...) sont remis en question et cette question bouleverse les visages et les corps. L'humain dans *Dom Juan* se révèle dans l'urgente nécessité de colmater les brèches et de tenter de tenir debout. Mais aussi dans l'impuissance à cerner véritablement l'objet du danger et la tentation d'aller voir ce qu'il y a de l'autre côté des certitudes.

Dans cette insécurité permanente, la tragédie et la comédie se confondent toujours. Molière sait que le rire est le meilleur carburant pour sa machine à fabriquer du scandale. Dom Juan n'existe qu'accompagné de son absolu contraire. Un acteur-spectateur obstiné à défaire inlassablement (dans le même temps qu'il en jouit) la parole de son

maître, nous la rendre digeste, du moins nous permettre de l'entendre. Sganarelle est celui sans qui Dom Juan n'existe pas. Et inversement. Don Quichotte et Panza, Jacques et son maître, Estragon et Vladimir s'inventent tant bien que mal une manière d'être deux. Une cohabitation improbable, l'hypothèse d'une amitié, un contrat apparemment indestructible. Contraires, indissociables, engagés ensemble sur une route sans destination. Un long voyage. C'est-à-dire un long dialogue. Une maïeutique réciproque où, entre la rhétorique parfaitement huilée du maître et les balbutiements hasardeux du valet, chacun des deux passe son temps à accoucher l'autre de ce qu'il est : Dom Juan réveille l'ambiguïté du valet, qui s'attache à ce qu'il appelle le bon sens, qui ne choisit la vertu que parce que le vice est interdit, qui s'octroie le monopole du cœur, de la morale, de la compassion pour les « victimes ». Sganarelle attise la détermination du maître et révèle les failles d'un discours qui prône la liberté mais qui ne prêche que pour sa paroisse, l'égoïsme d'un parasite qui faute d'être Sade n'est qu'un petit marquis, traître à sa classe, qui déshonore son costume et sa naissance, qui crache sur les principes d'un vieux monde dont il a pourtant absolument besoin pour exister. Tout comme il a besoin du Ciel pour en dénoncer l'artifice. Être, pour Dom Juan, c'est d'abord être contre. Le valet tremble sous une épée de Damoclès qui ne demande que l'injure de trop pour s'abattre. Dieu est une hypothèse dont le maître n'a besoin que comme du piège indispensable où attraper la conscience de ses victimes. Ceux qui, consciemment ou non, interprètent sa volonté selon leurs propres intérêts, n'envisageant le monde que soumis au regard scrutateur d'une instance divine qui s'occuperait à démêler le bien du mal.

Dans une œuvre qui ne cesse d'interroger la complexité humaine par l'observation de grands caractères obsessionnels, la folie de Dom Juan ressemble à celle de ses « frères », Alceste, Orgon, Jourdain, Arnolphe, Argan, Harpagon... ces « grands enfants égoïstes » qui se rêvent, le temps d'une pièce, des demi-dieux, au-dessus du monde et des lois, et qui, au terme d'un voyage initiatique au bout de leur délire, se retrouvent cloués au sol, dans la réalité, faillibles, définitivement humains.

Dom Juan a couru « comme un rasoir ouvert », hors la loi, dans un monde sans frontières sous un ciel vide, dans le déni de ce qui pourrait mettre un point final à « l'impétuosité de ses désirs », jusqu'à ce qu'un feu invisible le transforme en poussière. Au moment de payer l'addition, Alexandre le conquérant est un homme comme tout le monde. Sauf que, contrairement aux autres, si la chair se désintègre, le reste a l'air d'aller toujours bien. C'est que le feu de l'enfer, s'il fait disparaître le corps, élève l'homme au rang du mythe et laisse résonner le rire du monstre dans sa chute : « Même quand j'aurai disparu vous entendrez parler de moi. Vous n'en n'aurez jamais fini. »

JE ME SENS UN CŒUR À AIMER TOUTE LA TERRE

DOM JUAN

Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'en-sevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE

Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

Molière : *Dom Juan*
(acte I, scène 2)

DOM JUAN OU LE REFUS DU LIEN

Voici maintenant la profession de foi de qui ne se pique point du « faux honneur d'être fidèle ». Je ne suis pas lié, nul objet n'a de vertu liante qui force à la vertu. Je n'appartiens pas au premier objet qui me prend. Je romps le cercle de prendre et de donner, d'avoir et de devoir, d'offrir et recevoir. « J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres » ; la justice et le droit changent de camp ; « je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige » ; l'obligation de rendre tribut est référée à la nature, non à la loi sociologique ou sacrée ; « je ne puis refuser mon cœur... et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. » La victoire acquise, pour parler comme Alexandre et des autres mondes, « il n'y a plus rien à dire » (I, 2). Le cercle du don est borné : je ne puis me résoudre à me « borner ». La rupture du cercle ou la rupture du contrat viennent d'un échange truqué : donner dix mille fois la même chose (la conserver donc) pour acquérir (conquérir) dix mille choses différentes. Cent maravédis valent-ils une piastre ? Sur le cercle fermé de l'échange-don, c'est, en toute rigueur, l'invention du mouvement perpétuel. Dont voici la loi mathématique : si je reçois deux, sans en rendre la contre-valeur, j'acquiers quatre ; je prends quatre, et ne le rends pas, j'acquiers huit : série croissante de l'injustice [...].

Je crois donc que deux et deux sont quatre, et que quatre et quatre sont huit. Irai-je ainsi jusqu'à « mille e tre » ? Si je reprends ce que je donne, je puis indéfiniment acquérir. La reprise est cet écart bénéficiaire qui dépasse l'égalité de droit, qui déchire la relation de personne à personne et engendre la communication possible d'un à plusieurs ; [...] il s'agit toujours de rompre l'équilibre des lois. Pour l'amour de dix mille belles, pour l'amour de l'humanité, voici « l'épouseur du genre humain », « un épouseur à toutes mains » (I, 1) qui ne donne jamais sa main que pour la reprendre, sauf au festin fatal. Un « enragé » hors la loi de raison, un « chien » hors la loi de l'homme, un « diable » hors la loi de Dieu, un « Turc » hors la loi d'Espagne, un « hérétique » hors la loi chrétienne ; ces règles n'en forment qu'une : rendre la main.

Michel Serres : *Hermès ou la Communication*, Paris, Minuit, 1968, pp. 239-240



Nicolas Bouchaud, Marie Vialle



Vincent Guédon, Nicolas Bouchaud



Nicolas Bouchaud



Lucie Valon, Stephen Butel



Marc Arnaud, Nicolas Bouchaud



Vincent Guédon



Nicolas Bouchaud



Vincent Guédon

DON JUAN AUX ENFERS

Quand Don Juan descendit vers l'onde souterraine
Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon,
Un sombre mendiant, l'œil fier comme Antisthène,
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,
Et, comme un grand troupeau de victimes offertes,
Derrière lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,
Tandis que Don Luis avec un doigt tremblant
Montrait à tous les morts errant sur les rivages
Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,
Près de l'époux perfide et qui fut son amant,
Semblait lui réclamer un suprême sourire
Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir ;
Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

Charles Baudelaire :
Les Fleurs du mal,
XV (1857)

Pièce à machines, machine de guerre

DOM JUAN SELON JEAN-FRANÇOIS SIVADIER

Dans quelles circonstances avez-vous abordé la pièce pour la première fois ?

J'ai découvert la pièce, je veux dire de l'intérieur, « physiquement », quand j'ai terminé la mise en scène que la disparition brutale de Didier-Georges Gabily avait laissée inachevée, en 1996... Il y a 20 ans... Ce spectacle a été particulièrement important pour nous, les acteurs, avec qui il avait travaillé... Il nous a fallu terminer le geste de quelqu'un qui, pour le dire vite, nous a pratiquement tout appris au théâtre... Il a fallu essayer de ne pas trahir sa lecture de *Dom Juan*, et rêver, inventer notre propre rêve sur la pièce dans le temps même où on en découvrait la force et les difficultés... Le spectacle était très visuel, traversé par la peinture, très lyrique, très choral... Il nous a « travaillé » longtemps, ne serait-ce que parce que c'était la dernière mise en scène de Gabily... J'ai eu souvent envie de revenir à ce texte et j'ai attendu le moment où je me serais un peu dégagé du souvenir de ce travail. Et il y a deux ans, alors qu'on jouait *Le Misanthrope*, je me suis dit que c'était le moment de revenir à *Dom Juan*... Bon, ceci dit, en répétant, je me suis aperçu que c'était impossible d'oublier un spectacle pareil, même au bout de 20 ans... Il a fallu travailler avec les souvenirs... contre et avec...

Quand vous parlez des « difficultés » de *Dom Juan*, à quoi pensez-vous ?

Dom Juan, c'est vraiment un texte à part dans l'œuvre de Molière. À l'image de son protagoniste, il ne se laisse jamais totalement apprivoiser, il n'entre dans aucune case, il ne supporte aucune véritable définition. C'est ce qui fait sa force, son étrangeté, et c'est sûrement pour ça qu'il attire autant les metteurs en scène. En répétition, par exemple, dès qu'on croit tenir une piste sûre, on se dit souvent dix minutes après que ça peut être exactement le contraire. C'est comme s'il n'y avait jamais, aux questions qu'on se pose, de réponse définitivement satisfaisante. Et l'idéal, j'en suis persuadé maintenant qu'on a joué le spectacle, est d'arriver à faire en sorte que, dans la représentation, le spectateur puisse entendre, ressentir les sens multiples du texte sans qu'on lui impose une seule direction qui l'empêcherait d'aller se perdre dans les autres... Précisément parce que la question de la perte, la perte des repères, est un moteur actif de la représentation de la pièce. Et c'est toute la difficulté...

Vous avez aussi qualifié la pièce de «mystérieuse...»

C'est ce qu'on dit toujours. Cette réputation vient de plusieurs choses, à commencer par une grande inconnue : la version d'origine. Il est pratiquement impossible de connaître précisément le texte qui se jouait en février 1665 sur la scène du Palais-Royal, puisque Molière n'a pas fait imprimer le texte de son vivant. Entre la version «soft», censurée, adoucie, en alexandrins, commandée à Thomas Corneille en 1676 par la troupe, après la mort de Molière, la version en prose du texte d'origine, mais revue et corrigée par Armande Béjart et Baron en 1682, et l'édition pirate de 1683 publiée par un éditeur d'Amsterdam, le texte a subi tellement de transformations qu'il en reste à certains moments totalement énigmatique... Mais le mystère vient aussi de cette juxtaposition de formes antagonistes, cette façon dont Molière, comme Dom Juan, se libère de toutes les contraintes sociales, des contraintes de la dramaturgie classique, mélange les genres et les registres, joue avec les formes théâtrales de son temps : tragi-comédie, farce pastorale, bouffonnerie à l'italienne, mystère religieux, roman picaresque, pièce à machines, tout cela qui, au bout du compte, produit un objet à l'image de sa créature : indéfinissable.

Dom Juan, protagoniste, est donc aussi énigmatique que *Dom Juan*, œuvre dramatique ?

Dom Juan, avant même d'être un personnage, est un corps qui agit et qui se laisse définir par le regard des autres. Les autres, c'est-à-dire Elvire, ses frères, les paysans, Dom Louis... mais particulièrement Sganarelle, et surtout le public. Et il y a une chose étonnante dans la manière dont parle Dom Juan, dont on dit toujours qu'il sait bien parler, que c'est un beau parleur : c'est qu'en réalité sa parole est toujours l'occasion de déstabiliser son auditoire, de mettre en jeu et en trouble la pensée de celui qui l'écoute. Comme s'il disait «C'est vous qui avez un problème avec moi ! Moi, je n'ai aucun problème avec personne ! Si quelque chose vous choque, posez-vous plutôt des questions sur vous-mêmes ! » D'une certaine façon, hormis son manifeste sur l'hypocrisie à l'acte V, quand Dom Juan parle, il est moins en train d'affirmer des vérités, comme Alceste, Orgon, Arnolphe, que d'interroger la manière même dont on l'écoute. Le public peut penser, comme Sganarelle ou Charlotte : « Vous avez tort tout en ayant l'air d'avoir raison !... Vous parlez tout comme un livre !... On ne sait si vous dites vrai mais vous faites que l'on vous croit !... » D'ailleurs, croire ou ne pas croire ? Peut-on vivre sans croire ? Ce sont les grandes questions de la pièce... Dom Juan écoute plus qu'il ne parle... D'une certaine façon, *Dom Juan*, c'est un silence, et le silence de Dom Juan, c'est la place énorme que fait Molière à l'imagination du public et à celle de Sganarelle, et c'est une place énorme où il est impossible de ne pas se perdre, de ne pas dériver. Et c'est précisément ce qui arrive à

Sganarelle, quand à l'acte III, son maître lui laisse toute la place pour nous prouver que Dieu existe : il se casse la gueule !... Et puis l'énigme Dom Juan, c'est aussi cet homme qui ne dit jamais ouvertement « Je ne crois pas en Dieu ». Mais à la question cruciale de Sganarelle « Est-ce que vous n'avez pas peur de la vengeance divine ? » il ne répond que « C'est une affaire entre le Ciel et moi ». Sous-entendu : « Ça ne regarde personne », alors que précisément, pour essayer de comprendre ce qu'il y a dans la tête de Dom Juan (si tant est qu'il y ait vraiment quelque chose), il n'y a pratiquement que ça qui intéresse Sganarelle, le public, l'acteur et le metteur en scène... Impossible de savoir si son athéisme, par exemple, est une réalité ou une posture. Impossible la plupart du temps de savoir quand Dom Juan est sincère et quand il nous fait simplement croire qu'il l'est. Les rares moments où l'on devine chez lui une couleur authentique, c'est dans le fameux « Je crois que deux et deux sont quatre », ou quand il dit que les médecins ne font que bénéficier des « faveurs du hasard et des forces de la nature », ou bien sûr dans son grand manifeste sur l'hypocrisie. D'ailleurs, étymologiquement, l'hypocrite est « celui qui répond », et ce monologue est un coup de théâtre magnifique : celui dont on a attendu si longtemps qu'il réponde à ses ennemis répond de cette façon, juste avant de mourir, en disant qu'à partir de maintenant il va aller encore plus loin en déguisant son âme...

Quelle vision avez-vous du couple Dom Juan-Sganarelle ?

D'abord, si on ne veut pas lire Sganarelle du point de vue psychologique, ce qui affadit à mon avis considérablement la pièce, c'est fondamental de se rappeler tout le temps que c'est Molière qui le joue. C'est beau d'imaginer que, dans toute la représentation, Molière-Sganarelle regarde Lagrange-Dom Juan comme sa créature monstrueuse, acharnée pendant deux heures à piétiner l'image de Dieu... Le couple Dom Juan-Sganarelle, que nous, en répétitions, on appelait « la machine de guerre », est le couple maître-valet le plus étrange du théâtre classique. D'abord parce que Sganarelle est le seul valet du théâtre du XVII^e qui ne sert absolument à rien, il est là et c'est tout, il ne fomenté aucune intrigue, il est toujours en retard sur tout... Ensuite, parce que la première raison pour laquelle il est là, c'est que Dom Juan ne pouvant se construire que contre le monde, il a le rôle de celui qui dit « non ». Mais contrairement aux autres contradicteurs du théâtre de Molière, son « non » est un « non » qui a toujours l'air de dire un peu « oui, mais... ». C'est que le coup de force de Molière, et les censeurs ne s'y sont pas trompés, c'est, question impiété, d'avoir rendu le valet dix fois pire que le maître. La manière dont Sganarelle défend le Ciel discrédite systématiquement toutes les valeurs chrétiennes... Le couple, comme deux voyous, deux sales types, va s'épauler jusqu'à la fin dans une escalade vers de plus en plus de blasphèmes...

Dans quel état d'esprit avez-vous attaqué le travail de mise en scène ?

Pour essayer d'apprivoiser cette pièce inapprivoisable, on s'est d'abord attaché à cette colère, d'une énergie, d'une santé incroyables, de Molière qui part au combat contre la censure. Un combat évidemment porté par toute la distribution, comme ce devait être le cas pour la troupe de Molière jouant *Dom Juan* devant ceux qui avaient condamné *Tartuffe*... Un combat qui ne s'embarrasse d'aucune vraisemblance. L'action de la pièce n'est pas à chercher dans la linéarité de la fable (qui se résume à l'histoire entre Elvire et Dom Juan) mais dans l'emballement de numéros plus ou moins brillants, parfois presque des numéros de cirque, dans cette juxtaposition des formes, qui naît de cette capacité de Dom Juan à passer en deux secondes d'un objectif à un autre. Une suite de performances vers de plus en plus de provocations jusqu'à celle du bras d'honneur que Dom Juan fait au Commandeur. L'idée de performances, de numéros, c'est important, parce que le libertinage de Dom Juan est, avant tout, d'essence spectaculaire. L'acte, pour lui, n'a de valeur que s'il est vu par un public, le blasphème n'a de valeur que s'il est entendu par un public. C'est toute la fonction de Sganarelle : être un spectateur-acteur qui, dans chaque scène, va être mis au centre par son maître qui le somme à chaque fois de prendre position, de prendre la parole, d'être le grand témoin. Sans témoin, Dom Juan n'existe plus...

Dom Juan serait une sorte de « performer » ?

Seule compte pour Dom Juan la jouissance de l'instant, le plaisir, dans chaque situation, de chercher le point limite. Exactement comme les grands provocateurs ne cherchent pas tout ce qu'ils peuvent faire pour provoquer mais, au contraire, ce qu'ils ne peuvent pas faire, ce qui est interdit. Ils cherchent ce qui va leur résister. Un ennemi à leur hauteur. En face d'Elvire dans l'acte I, Dom Juan va jusqu'au point limite de la perversité jusqu'à faire exploser la scène. Lorsqu'il a atteint ce point limite, il passe immédiatement à autre chose. Ce qui ne lui résiste pas l'ennuie profondément. La limite est largement atteinte dans la scène du pauvre, qui sera retirée dès la deuxième représentation...

Pouvez-vous nous parler de l'espace du spectacle ?

Le lieu de cette histoire, la Sicile, c'est évidemment aussi le monde. Un monde sous le Ciel. Le Ciel a été le premier mot qui nous est venu en travaillant sur l'espace. Pour l'anecdote, en 1665, le plafond du théâtre du Palais-Royal, la partie au-dessus des spectateurs, tombait en ruine. La troupe n'ayant pas d'argent pour les travaux a décidé de tendre sous le plafond une toile peinte représentant le ciel. Et quand Dom Juan-Lagrange s'adressait au Ciel, il désignait la toile, ce qui provoquait l'hilarité du public. On s'est dit assez vite qu'il fallait matérialiser le Ciel. En faire une matière. On s'est dit que la machine céleste, une expression chère à Galilée – on a beaucoup pensé à la pièce de Brecht qui parle aussi beaucoup du doute, du Ciel, de la religion, du pouvoir de l'Église... – on s'est dit

que la machine du Ciel devait être vivante, que le Ciel était regardé par Sganarelle comme habité. Sganarelle voit la voûte céleste, Dom Juan sait que c'est une toile peinte. Là où Sganarelle voit un rayon de lune, Dom Juan reconnaît une poursuite. Là où Sganarelle lit l'œuvre de Dieu, Dom Juan reconnaît celle de la nature... Et puis c'est une « pièce à machines ». Au théâtre, c'est la machine qui produit la magie, le surnaturel. Le public de Molière veut voir des machines, des effets spéciaux, ce qui ne l'empêchera pas de s'étonner devant des choses magiques, de l'inexplicable, la statue qui marche et le sol qui s'ouvre... La machine contre la magie, c'est l'athéisme de Dom Juan contre les croyances de Sganarelle...

À vous entendre, on comprend que la pièce ait paru scandaleuse...

Pour comprendre la puissance de feu, l'impact incroyable sur le public, du théâtre de Molière en général et de *Dom Juan* en particulier (ce qu'il est difficile de mesurer aujourd'hui) et puis le pouvoir démentiel du parti des dévots, il faut lire la lettre d'un de ses ennemis favoris, le Sieur de Rochemond, qui a écrit (son analyse est tellement bien rédigée qu'on a pu croire que c'est Molière lui-même qui l'avait écrite pour se faire de la publicité) des *Observations sur une comédie de Molière intitulée Le Festin de Pierre*. Un pamphlet de 48 pages, d'une rare violence, qui présente Molière comme un « tartuffe achevé et un véritable hypocrite » et qui peut se résumer ainsi : « l'œuvre de Molière ne vise qu'à corrompre les mœurs, à ruiner la foi en Dieu et à faire monter l'Athéisme sur le théâtre ». Le petit livre, dont le succès est aussi fulgurant que celui de la pièce, démontre, en gros, que la quasi totalité des pièces est signée, purement et simplement, de la main du diable... Et quand Rochemond dit plus ou moins « Je n'ai rien de personnel contre Molière mais il faut qu'il comprenne pourquoi, avec *Dom Juan*, les chrétiens vont se sentir attaqués... », je ne peux pas m'empêcher de penser à ce jour où, avec Nicolas Bouchaud, nous nous sommes dits « Oui, c'est vraiment *Dom Juan* qu'il faut faire... maintenant ! »... C'était en janvier à Grenoble, pendant la tournée de *La Vie de Galilée*... Nous regardions les images des attentats de Charlie... et dans le texte de Rochemond, je ne peux pas m'empêcher d'entendre : « Je ne crois pas en Dieu, j'adore l'humour, je n'ai rien contre Charlie Hebdo, mais ses dessinateurs doivent comprendre que les Musulmans se sentent attaqués par la publication des caricatures de Mahomet... »... Le fameux « Oui mais quand même !... Rire de tout mais... avec des limites... »

Propos recueillis par
Daniel Loayza,
juillet 2016

LES DIALOGUES DU CONTEMPORAIN

Des grandes voix françaises et internationales tenteront de déchiffrer les enjeux de notre temps et confronteront leurs manières de voir, éclairant les inquiétudes et les aspirations qui traversent aujourd'hui l'Europe. Un programme conçu avec l'Institut français.

FRAGMENTS DE SAISON

Un parcours de lectures enrichies de livres commentaires autour de grandes œuvres ou de grands auteurs à l'affiche de la saison.

NOUVELLES DRAMATURGIES EUROPÉENNES

Des lectures / mises en espace en langue française pour découvrir des textes inédits de dramaturges européens choisis avec France Culture et la Maison Antoine Vitez.

VIOLENCES DE L'AMOUR

Avec Marc Crépon, directeur du département de Philosophie de l'ENS, et ses invités, nous nous efforcerons de comprendre quelles formes de violence sont susceptibles de miner l'amour, sinon de le retourner en son contraire.

COMMENT A-T-ON SU CE QUE NOUS SAVONS ?

Avec France Culture, un cycle conçu par Étienne Klein, physicien. Conversations au croisement des sciences et de la philosophie pour remonter jusqu'à l'origine des savoirs.

LES PETITS PLATONS À L'ODÉON

Ateliers philosophiques à partir de 8 ans. Chercher à comprendre ce que l'on dit, à savoir ce que l'on peut connaître et plonger dans l'histoire de la pensée pour soumettre ses idées à la question.

LA MARCHÉ DES IDÉES

Catherine Portevin, journaliste à Philosophie magazine, explorera comment naissent et vivent les idées depuis le XIX^e siècle. Conversations avec les auteurs de *La vie intellectuelle en France 1815/1914* et de *1914 à nos jours*, Le Seuil, 2016.

BIBLIOTHÈQUES ODEON Théâtre de l'Europe

LES DIALOGUES DU CONTEMPORAIN

Europe : un autre cap ?

Rencontre avec Ayşegül Sert, journaliste indépendante turque, Dimitris Alexakis, écrivain grec, Vincent Carry, membre du réseau *We are Europe...* Brexit, crise grecque, crise migratoire... Nous nous interrogerons sur les limites et les frontières de l'Europe, la menace de son effondrement et les manières d'en relancer le projet.

lundi

26

septembre
20h

FRAGMENTS DE SAISON

Bolaño & Co, la littérature comme ogre

Rencontre avec Véronique Ovaldé, romancière. En écho avec le spectacle *2666*, nous feuilleterons l'œuvre de Roberto Bolaño.

mardi

27

septembre
18h

NOUVELLES DRAMATURGIES EUROPÉENNES

Pour un moment d'Arne Lygre

Lecture dirigée par Stéphane Braunschweig et réalisée par Alexandre Plank. En présence de l'auteur et avec Virginie Colemyn, Boutaina El Fekkak, Glenn Marausse, Sébastien Pouderoux (pensionnaire à la Comédie-Française), Chloé Réjon, Marie Rémond, Jean-Philippe Vidal. L'auteur norvégien continue d'explorer les relations ambiguës qui nous lient aux autres, qu'ils soient amis, ennemis, simples connaissances ou parfaits inconnus. Une vingtaine de personnages s'y croisent et partagent des expériences de vie *pour un moment*.

lundi

03

octobre
20h

Maya Angelou, une vie d'art et de combat pour les libertés

Rencontre animée par Margot Dijkgraaf. En présence de Christiane Taubira, Léonora Miano, Rita Coburn-Whack, Russell Banks. Lectures par Nicole Dogué.

Pour découvrir et célébrer l'actrice, poète et romancière, figure emblématique de la vie artistique et militante aux États-Unis.

lundi

10

octobre
20h

Grande salle Salon Roger Blin

COMMENT A-T-ON SU CE QUE NOUS SAVONS ?

De la fission de l'atome à la bombe

Conversations entre Étienne Klein, Jacques Treiner, physicien théoricien, et Bernard Fernandez, physicien nucléaire. Selon un poncif bien poncé, la formule $E=mc^2$ aurait contenu en germe l'arme nucléaire. En vérité, cette formule est universelle. Mais alors, d'où est venue la possibilité de fabriquer la bombe atomique ?

samedi

15

octobre
14h30

LES PETITS PLATONS À L'ODÉON à partir de 8 ans

Les Illuminations d'Albert Einstein

Atelier philosophique avec Jean Paul Mongin, philosophe. En 1896, Einstein est chargé d'installer les illuminations de la Foire de Munich. Mais l'opération court à la catastrophe... Peut-on voyager dans le temps ? Qu'est-ce que le hasard ?

samedi

15

octobre
14h30

LES DIALOGUES DU CONTEMPORAIN

Après nous le déluge de et avec Peter Sloterdijk

Rencontre avec le philosophe allemand, animée par Laurent de Sutter. Faire table rase du passé, « mépriser les modèles et les filiations » : ce geste « moderne » qui nous engluie dans le présent mène aux pires catastrophes, humaines, politiques, économiques. Dans son dernier ouvrage paru chez Payot, le philosophe nous exhorte à nous réinscrire dans la durée.

lundi

17

octobre
20h

FESTIVAL DES OUTRE-MERS

Escale à Mayotte

Deux rencontres avec des écrivains mahorais autour des réalités de leur archipel. « Dans la jungle des mots » avec Nassur Attoumani et Abdou Salam Baco ; « Fouiller les soubassements » avec Nassuf Djailani et Alain-Kamal Martial.

samedi

22

octobre
15h
17h

LES DIALOGUES DU CONTEMPORAIN

La voie de l'accélération

Rencontre avec Nick Srnicek, géopoliticien, et Yves Citton, théoricien de la littérature, animée par Laurent de Sutter. Pour répondre aux urgences de notre temps, certains pensent qu'il faut emprunter « la voie de l'accélération ». Mais qu'est-ce à dire ? Accélérer quoi ? Pourquoi ? Comment ?

jeudi

27

octobre
18h

LA MARCHÉ DES IDÉES

Le temps des prophéties

Rencontre avec Gisèle Sapiro, sociologue, et Christophe Charle, historien. Dégager et présenter les étapes du combat pour la liberté intellectuelle au cours de la première partie du XIX^e siècle.

jeudi

03

novembre
18h



Découvrez la programmation de la saison 16/17 des Bibliothèques de l'Odéon sur theatre-odeon.eu

Embrassez la création théâtrale

DEVENEZ MEMBRE



Wycinka Holzfällen (Des arbres à abattre) © Natalia Kasanow

L'ODÉON REMERCIE L'ENSEMBLE DES MÉCÈNES ET MEMBRES* DU CERCLE DE L'ODÉON POUR LEUR SOUTIEN À LA CRÉATION ARTISTIQUE

ENTREPRISES

Mécènes de saison

AXA France
Dailymotion
LVMH

Grands Bienfaiteurs

Crédit du Nord
Eutelsat
Lyonnaise des eaux

Bienfaiteurs

Axeo TP
Cofiloisirs
Fonds de dotation
Emerige
Thema

Partenaires de saison

Château La Coste
Maison diptyque
Pierre Hermé Paris
Rosebud Fleuristes
Champagne Taittinger

PARTICULIERS

CERCLE GIORGIO STREHLER

Mécènes

Monsieur & Madame Christian Schlumberger
† Monsieur Guy de Wouters

Membres

Monsieur Arnaud de Giovanni
Monsieur Francisco Sanchez

CERCLE DE L'ODÉON

Grands Bienfaiteurs

Madame Julie Avrane-Chopard
Madame Isabelle de Kerviler

Bienfaiteurs

Monsieur Jad Ariss
Madame Anne-Marie Couderc
Monsieur Philippe Crouzet
& Madame Sylvie Hubac
Monsieur François Debiesse
Monsieur & Madame Distinguin
Madame Sophie Durand-Ngo
Madame Anouk Martini-Hennerick
Madame Nicole Nespoulous
Monsieur Joël-André Ornstein
& Madame Gabriella Maione
Monsieur Stéphane Petibon
Madame Vanessa Tubino

Parrains

Madame Marie-Ellen Boissel
Monsieur David Brault
Madame Ruth Croitoru
Madame Catherine Gouteroux
Madame Marie-Claire
Janailhac-Fritsch
Madame Maryse Jolly
& Monsieur Jacques Lehn
Madame Raphaëlle d'Ornano
Madame Stéphanie Rougnon
& Monsieur Matthieu Amiot
Monsieur Louis Schweitzer

Et les Amis du Cercle
de l'Odéon

**Hervé Digne est président
du Cercle de l'Odéon**

**FAITES
UN DON
EN LIGNE**



Saison 16-17

10 septembre – 16 octobre / 17^e
2666

d'après Roberto Bolaño
mise en scène Julien Gosselin
avec le Festival d'Automne à Paris

14 septembre – 4 novembre / 6^e
DOM JUAN

de Molière
mise en scène Jean-François Sivadier

4 – 22 octobre / AU CENTQUATRE
A FLORESTA QUE ANDA

La Forêt qui marche
de Christiane Jatahy
installation-performance

10 – 17 novembre / 17^e
THE FOUNTAINHEAD

La Source vive
d'Ayn Rand
mise en scène Ivo van Hove
en néerlandais, surtitré

30 novembre – 11 décembre / 6^e
WYCINKA HOLZFÄLLEN

Des arbres à abattre
de Thomas Bernhard
mise en scène Krystian Lupa
en polonais, surtitré
avec le Festival d'Automne à Paris

29 novembre – 7 décembre / 17^e
CE NE ANDIAMO PER

**NON DARVI ALTRE
PREOCCUPAZIONI**
Nous partons pour ne plus
vous donner de soucis
de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini
en italien, surtitré
avec le Festival d'Automne à Paris

9 – 18 décembre / 17^e
IL CIELO NON È UN FONDALE

Le ciel n'est pas une toile de fond
de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini
en italien, surtitré
avec le Festival d'Automne à Paris

4 janvier – 4 février / 17^e
VU DU PONT

d'Arthur Miller
mise en scène Ivo van Hove
reprise

6 janvier – 12 février / 6^e
HÔTEL FEYDEAU

d'après Georges Feydeau
mise en scène Georges Lavaudant
création

25 février – 26 mars / 17^e
UN AMOUR IMPOSSIBLE

de Christine Angot
mise en scène Cécile Pauthe

10 mars – 14 avril / 6^e
SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER

de Tennessee Williams
mise en scène Stéphane Braunschweig
création

21 avril – 20 mai / 17^e
SONGES ET

MÉTAMORPHOSES
d'après Ovide et William Shakespeare
un spectacle de Guillaume Vincent

5 mai – 3 juin / 6^e
LE TESTAMENT DE MARIE

de Colm Tóibín
mise en scène Deborah Warner
création en coproduction avec la Comédie-Française

7 – 11 juin / 6^e
MEDEA

d'après Euripide
texte et mise en scène Simon Stone
en néerlandais, surtitré

15 – 30 juin / 17^e
LE RADEAU

DE LA MÉDUSE
de Georg Kaiser
mise en scène Thomas Jolly

21 – 29 juin / 6^e
RICHARD III

de William Shakespeare
mise en scène Thomas Ostermeier
en allemand, surtitré



dailymotion





HERMÈS GRANDEUR NATURE

